

Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires

Herausgeber: Empirische Kulturwissenschaft Schweiz

Band: 14 (1910)

Artikel: Vieilles chansons de France recueillies dans le Jura bernois (ancien Evêché de Bâle)

Autor: Rossat, Arthur

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-111221>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

und Bäckereien Nachfrage gehalten und festgestellt, dass jene Frau an vielen Orten als Kartenschlägerin bekannt sei. Sie gebe sich aber nicht dafür aus, sondern gebe vor, in die Stadt in Kundenhäuser zum Putzen zu gehen, das Kartenschlagen betreibe sie ganz geheim. Es sei ihm aber nicht gelungen in Erfahrung zu bringen, bei wem sie sich mit Kartenschlagen abgegeben, oder was für Familien dadurch in Streit gekommen seien. Eine Beata Sorg, geb. Klink von Renchen in Baden (Amt Achern), geb. 1840, Witwe, in Hünningen, sei hier im Jahre 1882 auf Requisition wegen Kartenschlagens verhaftet und zu 3 Tagen Haft verurteilt worden und sei zweifellos mit der erwähnten identisch.

(Fortsetzung folgt.)

Vieilles chansons de France recueillies dans le Jura bernois (ancien Evêché de Bâle)

par Arthur Rossat, Bâle.

On se rappelle que, dans sa réunion annuelle à Lausanne, le 23 juin 1907, notre Société suisse des Traditions populaires a nommé une commission¹⁾ qu'elle a chargée de recueillir les chansons populaires de la Suisse romande. Cette commission s'est immédiatement mise à l'œuvre, et un « *Appel*, » tiré à 8000 exemplaires environ, a été envoyé dans la Suisse française. Cependant le résultat final n'a pas répondu à notre attente. Nous pensions pouvoir compter sur la bonne volonté de MM. les ecclésiastiques et instituteurs; malheureusement, sauf de très rares exceptions, ces messieurs se sont complètement désintéressés de nos travaux. Ils sont du reste bien excusables: de nos jours, nous sommes tous tellement inondés d'imprimés de toutes sortes: prospectus, réclames, circulaires, que bien des gens ne prennent plus même la peine de les ouvrir, à plus forte raison de les lire!

Par contre les avis parus dans les journaux romands semblent avoir éveillé plus d'empressement auprès du public. Si ce n'est pas la collaboration que nous avions rêvée, du

¹⁾ Cette commission se compose de MM. Jean Bonnard, à Lausanne, Louis Gauchat, à Zurich, Henri Mercier, Ernest Muret, à Genève, Joseph Reichlen, à Fribourg, et Arthur Rossat, à Bâle.

moins avons-nous reçu, de bon nombre d'amis dévoués, quantité de chansons dont plusieurs avec la musique, et surtout des chansonniers manuscrits que nous nous sommes empressés de copier.

Mais, je ne saurais trop le répéter, c'est toujours l'*enquête personnelle* qui produit les meilleurs résultats. Les gens n'aiment pas à se déranger, ni surtout à prendre la plume. Pour obtenir quelque chose, il faut aller les relancer chez eux, les faire chanter et noter sur place les paroles et la mélodie. Alors petit à petit, la récolte se fait abondante et intéressante. On est même parfois surpris de la façon aimable et empressée dont on est reçu, sitôt que les gens ont compris de quoi il s'agit. Dans toutes les localités que j'ai parcourues¹⁾, je n'ai eu qu'à me louer du zèle et de la bonne volonté de ceux — et ils sont nombreux — à qui je me suis adressé.

Grâce à ce concours obligeant, j'ai pu recueillir et copier jusqu'à ce jour environ 1200 chansons et noter 600 mélodies²⁾. Ces chansons sont naturellement de valeur fort inégale, et si beaucoup sont anciennes et intéressantes, d'autres sont toutes modernes et n'offrent que bien peu d'attrait. Mais, somme toute, nous pouvons être fort satisfaits des résultats obtenus.

La présente étude, en l'état actuel de nos recherches, n'a aucune prétention quelconque: elle n'a d'autre but que d'éveiller l'intérêt du public pour nos travaux, en lui donnant une légère idée des jolies choses que l'on trouve encore chez nos vieilles gens, quand on se donne la peine d'aller les interroger chez eux.

Mes matériaux sont encore incomplets pour la plupart des cantons romands. Il n'y a guère que l'Evêché de Bâle que je connaisse un peu à fond; c'est donc dans le romancéro du Jura bernois que j'ai pris — un peu au hasard, je l'avoue, car j'aurais facilement pu allonger ma liste — une quinzaine de vieilles chansons très populaires dans presque toutes les provinces de la France, et qui ont aussi pénétré chez nous. Il y a là un phénomène intéressant à constater. Dans ses *Chansons populaires des Alpes Françaises* (1903, p. 174), M. Julien

¹⁾ J'ai visité jusqu'ici: Château-d'Ex, Rougemont, Rossinières; — Delémont, Moutier; — Salvan, Marécottes; — Evilard, Orvin, Lamboing, Diesse; — Auvernier, Corcelles, Cormondrèche; — Gryon, Villars; — Saignelégier et Franches-Montagnes. — ²⁾ Le Bureau du Glossaire, à Zurich, doit avoir reçu environ 500 chansons.

Tiersot s'étonne de rencontrer parfois une ancienne chanson de matelots tout au fond des montagnes de la Savoie et du Dauphiné; comment ces chants se sont-ils transportés jusque là? Comment ces mêmes chansons se retrouvent-elles dans le Jura bernois? Sont-ce nos soldats qui les ont apprises au service étranger, ou nos ouvriers en faisant leur « tour de France? »¹⁾ S'y sont-elles introduites, comme c'est plus probable, depuis la Bourgogne ou la Franche-Comté? — Nous ne le saurons jamais exactement. Elles n'en ont pas moins été fort répandues et fort populaires dans le pays. Je ne prétends pas qu'on ne puisse aussi les rencontrer dans les autres cantons romands; je ne suis pas suffisamment documenté en ce moment pour en décider; j'ai même retrouvé l'une ou l'autre dans le Valais ou le canton de Vaud.

C'est donc uniquement dans le but d'encourager les lecteurs de nos *Archives* à s'intéresser plus activement à nos recherches que je leur sou mets ces quelques chansons. Ce n'est pas le moment d'en discuter l'origine ni d'essayer d'en reconstituer le texte critique; je les transcris telles que je les ai notées, sans aucun commentaire. Je serai amplement récompensé de mes peines si cette petite étude rappelle à nos concitoyens romands que notre commission est encore en vie et toujours à l'œuvre, et si elle peut les engager à nous communiquer, avec les vieilles chansons qu'ils pourraient connaître, tous les documents, chansonniers, manuscrits, etc., qui seraient à même de nous faciliter notre tâche patriotique.

Dans ce travail j'ai souvent cité un manuscrit de 1898 : *A. Biérix: Chants populaires du Pays d'Ajoie*. Actuellement propriété de la Bibliothèque de l'Ecole Cantonale de Porrentruy, cet ouvrage est divisé en 2 parties :

¹⁾ Un de mes meilleurs sujets, feu *Justin Kohler*, de Pleigne, né en 1820, cordonnier à Delémont, fut envoyé vers 1830 en apprentissage à Altkirch, en Alsace, où il apprit un nombre étonnant de chansons françaises et allemandes. « Chantant du matin jusqu'au soir », comme le savetier de la fable, il est resté jusqu'après 80 ans un chanteur hors pair, vrai boute-en-train de toutes les réunions, jamais à bout de son inépuisable répertoire. Je lui suis redevable d'une foule de vieux airs, patois et français. — Sa fille, *Marianne Conscience-Kohler*, née en 1858, chante encore un bon nombre des chansons de son père.

a) *Chants patois* (15 anciens et 5 modernes)b) *Vieilles chansons du XVIII^e siècle*, (35 chansons). Le texte, sans musique, est en général très complet et peut rendre d'excellents services.

I.

a) Nous étions trois garçons bien drôles.

Guîment.



Nous é-tions trois gar-çons bien drô-les, Et tous les
trois d'un même ac-cord; Au ca-ba-ret nous somm's al-
lés, Y a-vons fait chère; Nous a-vons fait pay-er l'é-
cot A nos maî-tres-ses.

1.

Nous étions trois garçons bien drôles,
Et tous les trois d'un même accord;
Au cabaret nous somm's allés
Y avons fait chère;
Nous avons fait payer l'écot
A nos maîtresses.

2.

Dame l'hôtesse était en haut;
Voyant ces garçons s'en aller:
— Ah! couragez, fill's, couragez
Voilà six francs de dépensés,
Soyez gentilles.

3.

Ell's se regardèr'nt l'un et l'autre,
Disant: Nous n'avons point d'argent;
La plus jeun' de ces demoisell's
Avait fait un gage;
Elle laissa son anneau d'or
Pour la dépense.

4.

Elle s'en va d'un pas léger
Chez la mère du bien aimé.
— Que le bonsoir vous soit donné,
Ma très chère mère;
Votre fils est tombé dans l'eau
Dans la rivière.

5.

Ile vous pri' de bonne grâce
De lui envoyer son manteau;
Il est assis sur l'bord de l'eau
Qui trembl' sans cesse;
Nous l' recouvrirons aussitôt
Dans sa faiblesse.

6.

Elle s'en va d'un pas léger
Au cabaret d'où ell' venait.
— Oh! rendez-moi mon anneau d'or
Je vous en prie;
Manteau qui¹⁾ payera l'écot
Bien davantage.

¹⁾ *qui*, forme bourguignonne = *ci*: [ce] manteau-*ci*.

7.

Qu'on apporte ici sur la table
Trois, quatre ou cinq bouteill's de vin.
A la santé d' ces libertins,
Ces aimants volages,
Qui mèn't les fill's au cabaret,
Les laiss'nt en gage.

(Chantée par Marianne Conscience-Kohler, née en 1858,
Chapelle du Vorbourg, Delémont. — Chanson de son père.)

Une version a peu près identique a été imprimée dans
l'Annuaire Jurassien de 1893 (Prime du « Pays ») sous le titre
de: *Vieilles chansons Jurassiennes*, p. 164, 165. Même mélodie:

b) Les filles de gage.

1.

Nous étions trois garçons bons drôl's
Et tous les trois du même accord;
Au cabaret nous somm's allés,
Nous avons fait liesse;
Nous avons fait payer l'écot
A nos maîtresses.

2.

Voyant les garçons s'en aller,
Et s'en aller d'un pas léger,
Madam' l'hôtess' monta en haut:
— Couragez, mes fillettes,
Voilà six francs de dépensés
Soyez gentilles.

3.

Ell's se regardaient étonnées,
Étonnées l'une et l'autre,
Disant: Nous n'avons pas d'argent!
Mais la plus sage
Prend de son doigt son anneau d'or
Le laiss' de gage.

7.

Qu'on porte sur la table
Cinq à six bouteill's de bon vin,
A la santé de ces gredins
De ces aimants volages
Qui mèn't les filles au cabaret
Les laiss'nt de gage.

4.

Puis elle arriv' toute essoufflée
Chez la mèr' de son bien aimé.
— Que le bonjour vous soit donné,
O ma très chér' mère,
Votre fils est tombé dans l'eau
Dans la rivière

5.

Il vous prie de très bonne grâce
De lui envoyer son manteau.
Il est assis au bord de l'eau
Qui tremble de fièvre;
Nous le couvrirons au plus tôt
Dans sa faiblesse.

6.

Puis ell' s'en retourne aussitôt
Au cabaret d'où elle venait.
— Oh! rendez-moi mon anneau d'or,
Madame mon hôtesse,
Ce manteau payera mieux l'écot
Ne vous déplaise!

Cf. *J. Tiersot*, Chans. popul. des Alpes françaises, p. 192
(9 strophes).

II.

a) De bon matin en priant je me lève.

Moderato.

De bon ma - tin en pri - ant je me lè - ve A la chas -
se je m'en suis al - lé. Croy - ant ti - rer des - sur
la bé - gas - se qui est dans ce bois, Je n'ai trou - vé qu'u -
ne ber - gè - re Qui dor - mait là.

1.

De bon matin en priant je me lève,
A la chasse je m'en suis allé.
Croyant tirer dessus la bégasse
Qui est dans ce bois,
Je n'ai trouvé qu'une bergère
Qui dormait là.

2.

Je lui ai dit : Mon aimable bergère,
N'auriez-vous pas besoin d'un berger?
— Ah! non, non, non, me répondit-elle,
Je n'en veux pas;
Je ne veux point d'autre berger
Que mon chien

3.

— Pour votre chien, mon aimable
[bergère,
Pour votre chien, ce n'est qu'un badin.
J'ai fait l'amour à cinq cents filles
Plus belles que vous.
Jamais je n'ai eu de tromperie
Que de vous.

4.

L'amour, l'amour je ne la veux plus
[faire,
J'ai trop aimé et j'en suis dégoûté.
Je m'en irai-z-au cabaret
Passer mon temps,
Où je boirai du bon vin rouge
Et du claret.

Chantée par Joseph Juillerat, né en 1837, Cerniers de
Rebévelier.

b) L'*Annuaire Jurassien* de 1893 donne une version sem-
blable, mais avec une 5^e strophe (p. 162, 163).

— Mon cher aimant, si tu t'en vas chez l'hôte,
Tu pourras dire: Adieu nos amours.
Tous tes biens, toutes tes richesses y passeront,
La pauvreté et la misère t'y poursuivront.

L'air est à peu près le même :

Andante.

De bon ma - tin en pri - ant je m'y lè - ve Et à la

chass' je m'en suis en é - té. Croy - ant ti - rer de
la bé - gas - se de - dans le bois, N'ay - ant trou -
vé qu'un' ber - gèr' qui dor-mait là.

c) De bon matin en priant je me lève.

De bon ma - tin en pri - ant je me lè - ve, A la chas -
se je m'en suis al - lé. suis al - lé. Croy-ant ti -
rer sur la bé - cas - se Qui est dans ces bois, N'a-yant trou -
vé qu'u - ne ber - gè - re Qui dor-mait là. Croy-ant vi - là.

1.

De bon matin en priant je me lève
A la chasse je m'en suis allé.
Croyant tirer sur la bécasse
Qui est dans ces bois,
N'ayant trouvé qu'une bergère
Qui dormait là.

2.

— Ah! dis-moi donc, mon aimable
[bergère,
N'auriez-vous rien besoin d'un berger?
— Ah! non, non, non, lui répondit-elle,
Je n'en veux point;
Je ne veux point d'autr' bergerie
Que mon chien.

3.

— Pour votre chien, mon aimable
[bergère,
Pour votre chien, ce n'est qu'un badin!
— Retirez-vous dans la prairie,
Grand vieillard,
Vous n'êtes qu'un engueuseur de filles,
Un babillard!

4.

— Pour babillard mon aimable bergère,
Pour babillard, je ne le suis pas.
J'ai fait l'amour à cinq cents filles
Plus bell's que vous;
Jamais je n'ai eu de tromperie
Qu'avec vous.

5.

J'ai fait l'amour, je ne la veux plus faire,
J'ai tant aimé que j'en suis dégoûté.
J'ai tant aimé que je n'y ai rien gagné.
Au cabaret je m'en irai
Y passer mon temps,
Là j'y boirai du bon vin rouge
Aussi du blanc.

6.

— Ah! mon amour, si tu t'en vas
[chez l'hôte,
Tu pourras dire adieu aux beaux jours.
Tous les biens, tout's les richesses
S'en iront;
La pauvreté et la misère
Te poursuivront.

[Chantée par Louis BURGAT, dit « *La Dentelle* », né en 1834, de Montalchez, à Provence. — Notée par M. le pasteur E. Jomini, à Provence (Vaud)].

Cf. J. Tiersot: *Alpes frç.*, p. 359 (5 strophes).

III.

J'ai fait-z-une maîtresse.

Gaïement.

J'ai fait-z-u - ne maî-tres se Trois jours n'y a pas long - temps. Je
l'i -rai voir di - man - che Di - sant ne plus at - ten - dre;
J'i -rai la de-man-der, Se -rai - je ac - cep - té? J'i -rai la
de-man-der, Se -rai - je re - fu - sé?

1.

J'ai fait-z-une maîtresse
Trois jours n'y a pas longtemps.
Je l'irai voir dimanche
Disant ne plus attendre;
J'irai la demander
Serai-je accepté?
J'irai la demander
Serai-je refusé?

3.

Le père qui est dans la chambre
Entend ces compliments.
— J'ai bien nourri ma fille,
Elle est belle et jolie.
Galant retire-toi,
Ma fille n'est pas pour toi. } *bis*

2.

En entrant dans la chambre
Je tirai mon chapeau.
— Bonsoir la compagnie,
Sans oublier ma mie;
Je viens la demander
Serai-je refusé? { *bis*

4.

Son frère à la fenêtre
Entend ce compliment.
— O père débonnaire,
Calmez votre colère.
C'est un garçon d'honneur, } *bis*
Car il vaut bien ma sœur. }

5.

— S'il faut que j'm'en retire,
Je m'en retirerai,
Pour l'amour d'une fille
Que j'ai longtemps-t-aimée.
Ma mie, douce amie,
Prête-moi tes ciseaux,
Pour couper l'alliance
Que nous avons ensemble.

6.

Ma mie, douce amie,
Prête-moi ton mouchoir,
Pour essuyer les larmes
Qui tombent de mon visage.
Ma mie, embrasse-moi } *bis*
Pour la dernière fois. }

(Chantée par Adolphe Jeandrevin, né en 1841, guet de nuit, à Orvin.)

Cf. *J. Tiersot*, Chans. pop. Alpes frç., p. 271.

IV.

Je m'en irai vers ma maîtresse.

Moderato.

Je m'en i - rai vers ma maî - tres - se En - tre les onze et
la mi - nuit, En - tre les onze et la mi - nuit A la fe -
nê - tre de son lit.

1.

Je m'en irai vers ma maîtresse
Entre les onze ¹⁾ et la minuit,
Entre les onze et la minuit } *bis*
A la fenêtre de son lit. }

3.

— Ah! je ne dors ni ne sommeille:
Toute la nuit je pense à vous.
Toute la nuit je pense à vous, } *bis*
Mon cher amant, marions-nous. }

2.

— Ah! dormez-vous, Jeanne, ma mie,
Ah! dormez-vous, Jeanne, mon cœur?
Si vous dormez, réveillez-vous: } *bis*
C'est votre amant qui parle à vous }

4.

Il faut en parler à mon père,
Et à ma mère, si elle veut,
Et à ma mère, si elle veut } *bis*
Nous nous marierons tous les deux }

5.

— Je m'en irai sur ces montagnes,
Sur ces montagnes pour y pleurer,
Sur ces montagnes pour y pleurer, } *bis*
En regrettant ma bien aimée. }

(Chantée par Auguste Bourquin, né en 1847, à Diesse.)

¹⁾ Faire la liaison: *les-z-onze*, influence du patois: *ĩ vǎ vni ěz-õz* = *je veux venir (aux-z-onze) à onze heures.*

Cf. *Max Buchon*: Chants pop. Fche-Comté, p. 112.
J. Tiersot: Chans. pop. Alpes frç., p. 257.

V.

Par un lundi on vint m'avertir.



1.

Par un lundi on vint m'avertir
 Que ma maîtresse avait changé d'aimant.
 Moi promptement je m'en suis en allé
 Trouver ma maîtress' pour savoir sa pensée. } *bis*

2.

— Bonsoir, la belle, comment vous portez-vous?
 Dites-moi, belle, si je serai votre époux;
 Dites-moi, belle, si j'aurai votre cœur, } *bis*
 Pour soulager ma peine et ma douleur.

3.

— Hélas! mon cœur comment l'auriez-vous?
 Il est engagé à un autre aimant que vous.
 Il est engagé à un jeune officier } *bis*
 Qui a su charmer mes tendres amitiés.

4.

— O chère amie, si tu avais voulu
 Faire mon bonheur, tu m'aurais prévenu.
 Je n'aurais pas dépensé mon argent } *bis*
 Au cabaret, d'avec toi, tes parents.

5.

— Si tu l'as bu, tu l'as fort bien voulu.
 Autant de fois que j' te l'ai défendu,
 Autant de fois que j' t'ai dit poliment,
 « Galant, tu perds tes peines, aussi ton temps! » } *bis*

6.

— Si j'ai perdu mes peines, aussi mon temps,
 J'ai bien passé d'agréables moments,
 Le verre en main pour passer mon chagrin, } *bis*
 Point de larmes aux yeux pour te dire adieu. }

(Chantée par Joseph Juillerat, né en 1837, aux Cerniers de Rebévelier.)

J'ai retrouvé une version analogue de 5 strophes (la quatrième manque) dans deux chansonniers de Montfaucon: M. Paul Jeannottat, né en 1876, et Mlle Léa Jolidon, née en 1887. Variantes de peu d'importance. Même mélodie.

M. A. Biérix: Vieilles chansons du XVIII^e siècle, p. 86, 87, donne une version de 6 couplets également; à la 3^e strophe, il dit:

— Non, non, mon cœur n'est pas pour vous;
 Il est attaché à d'autre amant que vous.
 Il est engagé à un jeune officier;
 Retire-toi, galant, tu perds ton temps.

Cf. *Jul. Tiersot*: Chans. pop. Alpes frç., p. 275 (5 strophes).

VI.

Joli capitaine.

Moderato.

Jo - li ca - pi - tai - ne Re - ve - nant de guer - re
 Cher - chant ses a - mours, Les a tant cher - ché - es Qu'il les
rall.
 a re - trou - vé - es De - dans u - né tour.

1.

Joli capitaine
 Revenant de guerre
 Cherchant ses amours,
 Les a tant cherchées
 Qu'il les a retrouvées
 Dedans une tour. } *bis*

2.

— Ah! dites-moi, la belle,
 Qui vous a fait mettre
 Dedans cette tour?
 — C'est mon très cher père
 Aussi ma très chère mère, } *bis*
 Par rapport à vous.

3.
— Maudit capitaine,
Ne sois pas en peine,
Ma fille, tu n' l'auras pas.
— Je l'aurai par terre,
Je l'aurai par mer } *bis*
Ou par trahison.

4.
Son père en colère,
Sur le bord d' la mer
Dans l'eau l'a jeté'.
Son aimant plus sage } *bis*
Se met à la nage
Pour la retirer

5.
— Rallons donc, la belle,
Rallons dans la guerre,
Il y a des agréments.
Les aimants sont sages, } *bis*
Les fill's sont volages
Dedans l' régiment.

(Chantée par M. Joseph Beuchat, instituteur, Delémont.)

Cf. *Revue des Trad. popul.*, vol. XII, p. 612 sq.

Rolland: Rec. chans. popul., I, No. 138.

Max Buchon: Chants pop. Fche Comté, p. 77.

J. Tiersot: Chans. pop. Alpes frç., p. 146.

G. Doncieux: Romancéro popul. de la France, p. 422,
No. XXXVIII: La Fille du maréchal de France (Texte cri-
tique: 7 strophes).

VII.

Au Pont de Nantes (Ronde d'enfants).



1. Au Pont de Nantes
Un bal fut affiché.

2. La belle demande
Son père à y aller.

3. — Non, non, ma fille
Au bal tu n'iras pas.

4. Son frère arrive
Dans un bateau doré.

5. — Mon frèr', mon frère,
Voulez-vous m'y mener?

6. — Oui, oui, ma sœur,
Allez vous habiller.

7. Mets ta rob' blanche
Et ta ceintur' dorée.

8. Ils fir'nt trois toures
Et les voilà noyés.

9. Le pont s'enfonce
Et la belle se noie.

10. Les cloch's de Nantes
Commencer'nt à sonner.

11. Ce fut Marie
Qui vint pour les sauver.

Vieille version de Delémont, chantée par Mlle Alice Joliat, ancienne institutrice à l'Ecole secondaire. — La version moderne, chantée par Mlle Mélanie Bonanomi, institutrice, dit :

9. — Mon frèr', mon frère,
Viens donc me secourir.

11. Voilà c' que c'est
Que les enfants têtus,

10. Les cloch's du Nore (Nord)
Se mirent à sonner.

12. Qui veul'nt toujours
Faire les obstinés.

Cf. *E. Rolland*: Rec. chans. pop. I, No. 143.

G. Doncieux: Romancéro pop. de France, p. 397, No. XXXV: La belle Hélène ou la Danseuse noyée (Texte critique: 19 strophes).

VIII.

a) Marianne s'y promène.



Ma - ri - ann' s'y pro - mè - ne Le long de son jar - din,
Le long de son jar - din, Sur les bords de la Fran - ce,
Le long de son jar - din, Sur les bords de l'eau, Tout au -
près du vais - seau.

1. Marianne s'y promène
Le long de son jardin,
Le long de son jardin,
Sur les bords de la France,
Le long de son jardin,
Sur les bords de l'eau,
Tout auprès du vaisseau.

2. Elle voit venir un' barque
De trente matelots,

3. — La chanson que vous dites
Je voudrais bien la savoir.

4. — Montez dans la barque
Je vous la chanterai.

5. Quant' la bell' fut dans la barque.
Ell' se mit à pleurer.

6. — Que pleurez-vous, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer?

7. — Ce que je pleure,
C'est que je suis perdue.

8. — Déshabillez-vous, ma mie,
Nous allons nous coucher.

- | | |
|---|---|
| 9. — Ma robe est trop étroite,
Je ne peux l'enlever. | 12. — Voilà ma mie qu'est morte,
Il faudra l'enterrer. |
| 10. Prêtez-moi votre épée,
Trois points j'en découdrai. | 13. Sur le plus haut mât
Le rossignol y chante; |
| 11. Quant' la belle eut l'épée
Ell' s'la planta au cœur. | 14. Il dit par son langage:
<i>Requiescat in pacē.</i> |
- (Chantée par Joseph Guenin, né en 1867, à Asuel).

b) Marguerite.

- | | |
|--|---|
| 1. Marguerite se promène
Le long de son jardin,
Le long de son jardin,
Sur les bords de la France,
Le long de son jardin,
Sur le bord de nos
Charmants matelots. | 6. Quand elle fut sur la barque
Elle se mit à pleurer. |
| 2. Elle voit venir une barque
De trente matelots. | 7. — Que pleurez-vous la belle,
Qu'avez-vous à pleurer? |
| 3. Le plus jeune des trente
Commence une chanson. | 8. — Je pleure mon cœur <i>en</i> gage
Qu'on dit que vous l'avez. |
| 4. — La chanson que vous dites
Je voudrais la savoir. | 9. — Votre cœur de gage
Je ne l'ai pas encore,
Mais bientôt je l'aurai. |
| 5. — Entrez dans ma barquette,
Belle, on vous l'apprendra. | 10. Belle, ôtez votre robe
Et nous irons coucher. |
| | 11. — Donnez-moi votre dague
Et je la découdrai. |
| | 12. La belle a pris la dague
Au cœur se l'est plantée. |

(*A. Biérix*, Vieilles Chansons du XVIII^e siècle, p. 97 — 101.)

Cf. *J. Tiersot*: Chans. pop. Alpes frç., p. 173 (3 mélodies, 10 strophes).

G. Doncieux: Romancéro pop. de France, p. 445, No. XLII: L'Embarquement de la Fille aux chansons (Texte critique: 18 strophes).

La chanson suivante est répandue dans tout le Jura; j'en ai retrouvé 5 versions: a) Chansonnier de Cathon Racine, Lamboing; b) Aug. Bourquin, Diesse; c) H. Vultier, Delémont; d) Jos. Juillerat, Cerniers de Rebévelier; e) Arsène Joly, Emibois, Franches-Montagnes.

Tes beaux yeux et ton blanc visage²⁾
 Te feront avoir une place
 Là où tu a tant désiré;
 Tu t'éloignera de ta bien aimée.

3. La belle a mis la voile au vent;
 Le vaisseau armé, l'on sonna les cloches,
 Ell' part du port de l'Orient
 S'en va fair' voyage avec son amant.¹⁾
 Ell' s'en va voguer sur les ondes
 Sans que personne la seconde,
 Toujours en suivant son dessein,
 Faisant son devoir comme un vrai marin.

4. Son amant qui la regardait
 Plus de mille fois sans la reconnaître
 Lui dit: Charmant matelot,
 Ah! vous résemblé à ma bien aimée.
 Vos beaux yeux, votre beau visage
 Me font toujours rappellé
 Les beaux yeux brillants de ma bien aimée.

5. — Monsieur, quand vous me parlez,
 En me plaisantant, vous me faites rire.
 Je n'ai ni parants, ni ami,
 Je suis éloigné du port de Lorient.
 Je suis né un enfant unique,
 Je suis né dedans la Martinique
 A port d'un vaisseau Hollandais
 Qui me débarqua au port de Calais.

6. La belle a bien resté deux ans
 Dans le bâtiment sans se fair' connaître;
 La belle a bien resté deux ans,
 Ne sais (s'est) fait connaître qu'au débarquement.²⁾
 Puisqu'i ci lamour nous rassemble
 Il faut nous réunir ensemble;
 L'argent que nous avons gagné
 Sa (ça) nous servira pour nous marié.

(Chansonnier de 1853, à Cathon Racine, à Lamboing. —
 Chantée par Auguste Bourquin, né en 1847, Diesse.)

Cf. *Tiersot*: Chans. pop. Alpes frç., p, 147.

¹⁾ Cette strophe manque chez J. Juillerat. — H. Vultier dit:
 ... Elle part des portes d'Orléans
 Et s'en va voguer sur le Cénéan.

²⁾ — *Ils sont bien restés* trois ans
 Dans le bâtiment sans se faire connaître
 etc. (J. Juillerat).

X.

a) Je m'en suis rendu au service.

Je m'en suis ren - du au ser - vi - ce Au ser - vi - ce du
 grand sei - gneur; De la ser - van - te du sei - gneur
 Je me suis ren - du a - mou - reux; De la ser - van - te du sei - gneur
 Je me suis ren - du a - mou - reux.

1.

Je m'en suis rendu au service
 Au service du grand seigneur;
 De la servante du seigneur
 Je me suis rendu amoureux.

4.

L'amant la prit par sa main blanche,
 Sur son cheval la fit monter,
 En lui disant: Tenez-vous bon,
 Piquez le cheval *des perrons* (sic.)

2.

La bell' n'avait plus que trois frères
 Depuis trois jours qui la cherchaient.
 — Berger, berger, n'as-tu point vu
 Un' jeune fille à marier?

5.

Le cheval courut comme un traître,
 Comme un traître dedans ces bois.
 Quand ils furent au milieu du bois,
 Le cheval arrêta le pas.

3.

— Allez le long de ces prairies,
 Allez le long de ces grands bois;
 Vous y trouv'erez son sang coulé
 Et son corps couvert de lauriers.

6.

— Ah! descendez, Jeanne, ma mie,
 Ah! descendez, Jeanne, mon cœur.
 Voici le lieu où il faut mourir;
 Nous sommes loin de nos amis.

7.

L'amant tira son épée blanche
 Dans son sein la lui planta;
 La lui planta si raïdement
 Qu'il la retira toute en sang.

Chantée par Auguste Bourquín, bûcheron, né en 1847, à
 Diesse.

b) Le Mari Assassin.

1.

Je me suis rendu au service.
 Au service d'un grand seigneur;
 De la servante du monsieur
 Je m'en suis rendu amoureux.

2.

Je me suis pensé à moi-même
 De ma femme aller faire mourir,
 De l'aller faire mourir si loin
 Sans que personne en sache rien.

3.
Je lui ai dit: « Jeanne, ma mie,
Jeanne, ma mie, levez-vous donc;
Mettez le plus beau de vos habits
Pour aller voir nos bons amis. »

4.
Cette pauvre dame ne pensait guère
Ne pensait pas à cet accident.
Elle mit le plus beau de ses habits,
Pour aller voir leurs bons amis.

5.
Oh! je l'ai prise par sa main blanche,
Sur mon cheval je l'ai montée.
« — Jeanne, ma mie, tenez-vous bien,
Je vais piquer de l'éperon. »

6.
Il en a piqué comme un traître
Jusqu'au milieu de la forêt.
« — Jeanne, ma mie, oh! c'est ici
Que tes beaux jours doivent finir. »

7.
Cette pauvre dame se jette à terre,
Les mains jointes, les larmes aux yeux,
« — Ami, si je vous ai fait tort,
Donnez-moi le coup de la mort. »

8.
« Que l'on fasse venir un prêtre
Pour me confesser... »
« — Ta confession, c'est mon épée
Et le bout l'absolution. »

9.
Ce malheureux tira son sabre,
Dedans le cœur il le lui a plongé;
Il l'a poussée si rudement
Qu'il l'a retirée toute en sang.

10.
Il l'a prise par sa main blanche,
Dans la rivière il l'a jetée
Avec un sac rempli de plomb
Pour la mieux faire aller au fond.

11.
Cette pauvre dame avait deux frères
Qui nuit et jour la recherchant,
Et lui qui faisait l'ignorant
Avec ses frères la recherchant;

12.
Ils ont trouvé une bergère,
Une bergère de moutons.
« Bergère, n'as-tu pas vu passer
Une jeune dame de quinze ans? »

13.
« — Allez là-bas dans nos prairies,
Allez là-haut dans nos forêts;
Vous trouverez son sang caillé,
Son pauvre corps qui est dans l'eau.

(A. Biètrix: Vieilles chansons du XVIII^e siècle, p. 101—104).

c) Un jour me vient à la mémoire.

Un jour me vient à la mé-moi-re D'y al-ler fair' mou-rir ma
mie, De l'al-ler fair' mou-rir si loin, Sans que per-
son-ne n'en sa-che rien. rien.

1.

Un jour me vient à la mémoire
D'y aller fair' mourir ma mie,
De l'aller faire mourir si loin
Sans que personne n'en sache rien.

2.

Je pris le cheval de mon maître,
Les pistolets, ses arnaments.
C'est entre une heure et la minuit
Que je fis sortir ma mie du lit.

3.

— Ah! levez-vous, ma mie, mon cœur,
Ah! levez-vous, ma mie, mon cœur;
Mettez la plus belle de vos robes
Nous irons voir de vos amis.

4.

Aussitôt la belle se lève,
Et quand ell' fut sur le cheval:
— Tenez-vous bon, tenez-vous bon,
Je m'en vais donner un coup d'éperon.

5

Et quand ils furent dans ces prairies,
Et quand ils furent dans ces bocages,
Là son cheval fit arrêter.
— Ah! c'est ici qu'il faut mourir,
Vous êtes fort loin de vos amis.

6.

Et la belle se jetant par terre,
Tout droit au cœur lui a plongé,
Lui a plongé si rudement
Qu' la belle a perdu tout son sang.

7.

La pauvr' fill' n'ayant qu' trois pauv's
[frères
Que nuit et jour l'ayant cherché,
Personn' ne l'a pu renseigner
Si c' n'est la p'tit' bergèr' des prés,

8.

— Que Dieu te gard', ma p'tit' bergère,
Que Dieu te gard', bergèr' des prés;
N'as-tu pas vu ici passer
Un' jeune fille à marier?

9.

— Suivez le long de ces prairies,
Suivez le long de ces bocag's;
Là vous trouv'erez son sang écoulé,
Son cœur ouvert comme un laurier.

10.

— Que Dieu te gard', ma p'tit' bergère,
Que Dieu te gard', bergèr' des prés.
Que Dieu te gard', ma p'tit' bergère.
Que Dieu te gard', bergèr' des prés.

(Feu Justin Kohler, cordonnier à Delémont, né en 1820.
— Chantée par sa fille Mme Marianne Conscience-Kohler, née en 1858, Chapelle du Vorbourg, Delémont.

La même version m'a été chantée par M. Sébastien Ché-
telat, de Montsevelier, né en 1859, tailleur à Delémont.

Cf. *E. Rolland*: Rec. Chans. pop., Vol. III, No. 185.

Max Buchon: Chants pop. Fche-Comté, p. 155.

J. Tiersot: Chans. pop. Alpes frç., p. 152 (14 strophes).

XI.

a) La belle est au jardin d'amour.



La belle est au jar - din d'a - mour. Y a un



1. La belle est au jardin d'amour.
Y a un mois ou six semaines
Que son papa la recherche partout,
Et son aimant qui est fort en peine.
2. Il faut la demander au berger
S'il n'aurait pas vu la bergère.
— Mon doux berger, joli berger,
N'auriez-vous pas vu la bergère?
3. — De quelle couleur est-elle habillée?
Est-ce de soie, ou bien-z-en laine?
— Sa robe blanche qu'elle a par dessus
Elle est toute guernie de dentelles.
4. — Elle est là-haut dessus ces rochers
Assise au bord d'une fontaine.
Près d'elle il y a un rossignol
A qui elle offre toutes ses peines.
5. — O rossignol, que tu es heureux
De pouvoir *joïr* (jouir) de la belle;
Et moi qui suis son amoureux
Je n'ose pas m'approcher d'elle.
6. Oh! quel bonheur d'être au pied du rosier
Sans y oser cueillir la rose!
La rose, ah! je, ah! je la cueillirai,
Car c'est pour moi qu'elle est fleurie.

(Chantée par Henri Vultier, né en 1824, à Delémont.)

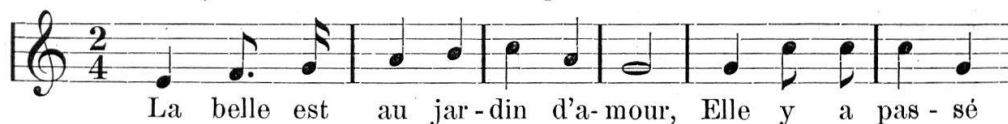
Cf. *Rev. Trad. Popul.*, Vol. XII, p. 20,

E. Rolland: Rec. Chans. pop. I, No. 112.

J. Tiersot: Chans. pop. Alpes frç., p. 225 (5 strophes).

G. Doncieux: Romancéro pop. de la France, p. 441,
No. XLI: La belle au jardin d'amour (Texte critique: 7 strophes).

b) La belle est au jardin d'amour





1.

La belle est au jardin d'amour,
Elle y a passé la semaine.
Son père qui l'a chercher partout
Et son amant qui est en grand'peine.

3.

— Elle est l'a bas dans ces vallons,
Assise au bord d'une fontaine,
Qui dans sa main tient un oiseau
A qui elle conte ses peines.

2.

Il faut la demander à ces bergers
Si ils l'ont vus qu'ils nous l'enseigne.
— Berger, berger, n'as-tu pas vus
Une fille, la beauté même.

4.

— Peut-on tant endurer la soif
Etant au bord d'une fontaine?
— Ce n'est pas la soif que j'endure;
De trop aimer l'on perd ses peines.

5.

Peut-on être auprès d'un rosier
Sans y oser cueillir la rose?
— Cueillez, la belle, cueillez,
Car c'est pour vous qu'elle est éclos.

(Chansonnier d'Auguste Bourquin, né en 1847, à Diesse.)

XII.

a) Dans les prisons de Londres.



1. Dans les prisons de Londr's,
Laïton la la, laïton la la la
Dans les prisons de Lond's
Un prisonnier il y a. (ter)

2. Personn' ne la va voir
Que la fill' du geôlier.

3. Ell' lui apporte à boire
A boire et à manger.

- | | |
|--|--|
| 4. Un jour qu'il lui demande
Ce que l'on dit de lui : | 7. La fille encor jeunette
Lui apporta les clefs. |
| 5. — On dit par tout' la ville
Que demain vous mourrez. | 8. Quand il fut sur ses gardes,
Il se mit à chanter. |
| 6. — Puisqu'il faut que je meure,
Apportez-moi les clefs. | 9. — Que Dieu bénisse les filles,
Surtout cell' du geôlier. |
| 10. Si je retourne à Londres,
Oui, je l'épouserai. | |

(Chantée par Joseph Guenin, né en 1887, à Asuel.)

Cf. *Revue des Trad. popul.*, Vol. XII (1897), p. 577.

E. Rolland : Rec. des chans. popul. I, No. 137.

G. Doncieux : Romancéro pop. de la Fce, p. 321,
No. XXVI : Le prisonnier de Nantes (Texte critique : 12 strophes).

b) Le Prisonnier évadé.

- | | |
|---|---|
| 1. C'est dans la tour de Nantes,
Tra la la lon la li dera
C'est dans la tour de Nantes
Un prisonnier l'y a,
L'y at-un prisonnier (<i>bis</i>) | 7. — Bell', s'il faut que je meure,
Bell', donnez-moi les clefs. |
| 2. Personne ne le va voir
Que la fille du geôlier. | 8. La belle y fut honnête
Et lui donna les clefs. |
| 3. Elle lui porte à boire,
A boire et à manger ; | 9. Le galant fut habile,
Les remparts a sauté. |
| 4. Et des chemises blanches
Tant qu'il en veut changer. | 10. Quand il fut dans la plaine,
Il se mit à chanter. |
| 5. Un jour dit à la belle :
— Qu'est-ce que l'on dit de moi ? | 11. — O bénis soit la belle
Qui m'a donné les clefs. |
| 6. — On dit par tout' la ville
Que vous mourrez demain. | 12. Si je retourne en France,
Bell', je t'épouserai. |

(*A. Biéatrix* : Vieilles chansons du XVIII^e siècle, p. 78—80.)

XIII.

a) Au Château de Beaufort.





1.

Au château de Beaufort, il y a trois jolies filles,
Blanches comme la neige, belles comme le jour.
Il y a trois capitaines qui lui veulent fair' l'amour.

2.

La plus belle des trois l'a pris' par sa main blanche.
— Montez, montez, la belle, sur mon cheval gris;
A Paris je vous mène dans un fort beau logis.

3.

Quand la belle fut arrivée, la table était mise.
— Mangez, buvez, la belle, selon votre appétit;
Avec trois capitain's vous passerez la nuit.

4.

Au milieu du repas, la belle en tomba morte.
— Sonnez, sonnez, trompett's, frappez, tambours jolis,
Puisque la belle est morte sans pouvoir en jouir.

5.

— Où l'enterrerons-nous, cette aimable princesse?
— Au jardin de son père, entre trois fleurs jolies.
Nous prions Dieu pour elle qu'elle aille au paradis.

6.

Au bout de deux ou trois jours, son père s'y promène.
— Ouvrez, mon père, la tombe, ouvrez si vous m'aimez;
J'ai fait trois jours la morte pour mon honneur sauver.

7.

Au bout de six semaines, le capitain' repasse.
— Attends, attends, coquin', nous te rattrapons.
Nous t' faisons fair' la morte là-haut sur le gazon.

(Chantée par Louis Revaz, né en 1873, aux Marécottes
sur Salvan (Valais).

b) Au Château de Belfort.

1.

Au Château de Belfort il y a trois jolies filles.
Il y en a-t-une plus belle que le jour.
Trois jolis capitaines lui vont faire la cour.

2.

Le plus jeune des trois, celui qui la caresse,
La prit, la monte sur son cheval grison;
Dans Paris il l'emmène dedans la garnison.

3.

Lorsque la belle fut arrivée, l'hôtesse lui demanda :
— Dites-moi, belle, dites-moi sans mentir,
Etes-vous ici par force ou bien pour vos plaisirs?

4.

La belle lui répond comme une fille sage.
— Oui bien par force, non pas pour mes plaisirs;
Au château de mon père trois gendarmes m'ont pris.

5.

On apporte à souper, on allume la chandelle.
— Soupez, la belle, prenez de l'appétit;
Avec trois capitaines vous passerez la nuit.

6.

La belle lui répond comme une fille sage :
— J'aimerais mieux cent mille fois mourir
Qu'avec trois capitaines vouloir passer la nuit.

7.

Tout en disant cela, la belle tombe morte.
— Sonnez, trompettes, tambours du régiment!
Voilà ma mie qui est morte sans en avoir joui.

(A. *Biètrix* : Vieilles chansons du XVIII^e siècle, p. 72—73.)

c) Montez, montez, la belle.

1.

Montez, montez, la belle,
Sur mon cheval gris;
A Paris je vous mène
Dans un beau bal garni.
Arrivée à Paris.
La belle on lui présente :
— Mangez, buvez, la belle,
Jusqu'à votre appétit.

2,

Entre trois capitaines
Vous passerez la nuit.
Au milieu du souper,
La belle est tombe morte.
— Sonnez, sonnez, trompez,
Tambours du régiment!
Ma chère amie est morte
J'en ai le cœur content.

3.

— Où l'enterrerons-nous,
Cette aimable princesse?
— Au château de son père,
Au pied d'un beau rosier.
Trois jours après, son père s'y promène.

— Ouvrez, ouvrez la tombe,
 Mon père, si vous m'aimez.
 J'ai fait trois jours la morte.
 Pour mon honneur garder.

(Chansonnier anonyme, communiqué par M. G. Möckli, instituteur, à Belprahon, près Moutier.)

Cf. *F. Rolland* : Rec. chans. pop. III 120, 186.

M. Buchon : Chants pop. Fche-Comté, p. 115.

J. Tiersot : Chans. pop. Alpes frç., p. 122 (7 strophes).

G. Doncieux : Romancéro pop. de la France, p. 269, No. XXI : Celle qui fait la morte pour son honneur garder (Texte critique : 8 strophes).

XIV.

a) C'est un Monsieur de Besançon.

C'est un Mes-sieur de Be-san-çon k'ě fě bǝ - tǝ sǝ fǝyǝ
 ǎ prĭ - jǝ. Elle y est bĭ dmwǝ-rǝ sǝt - ǎ sǎ ǝ - vwǎ
 dĭ sŭ - lǎ - djǝ - mǎ.

- | | |
|--|--|
| 1. <i>C'est un Messieur de Besançon</i>
k'ě fě bǝtǝ sǝ fǝyǝ ǎ prĭjǝ.
<i>Elle y est bĭ dmwǝrǝ sǝt-ǎ</i>
<i>sǎ ǝvwǎ dĭ sŭlǎdjǝmǎ.</i> | <i>C'est un monsieur de Besançon</i>
Qui a fait mettre sa fille en prison.
<i>Elle y est bien demeurée sept ans</i>
<i>Sans avoir du soulagement.</i> |
| 2. ǎ bŭ dǝ lǝ sǝtĭǝm ǎnǝ,
sŭ pǝr ǎt-ǎlǝ lǝ vĭzĭtǝ.
— <i>Bonjour, mǝ fǝyǝ, kǝm ǝa va?</i>
<i>Mon trǝs cher pǝre, ǝ trǝ bĭ mǎ?</i> | <i>Au bout de la septième année,</i>
<i>Son père est allé la visiter.</i>
— <i>Bonjour, ma fille, comment ǝa va?</i>
— <i>Mon trǝs cher pǝre, oh! trǝs bien mal!</i> |
| 3. y'ǝ lǝ pĭǝ pǝrĭ dǝ lǝ fǝǝ,
y'ǝ lǝ cǝtǝ rongǝ dǝ vǝǝ.
<i>N'avez-vous pas kǝkǝ dǎnĭǝ,</i>
<i>pǝ sŭlǎdjĭǝ lǝ prĭjǝnĭǝr?</i> | <i>J'ai les pieds pourris dans les fers,</i>
<i>J'ai le côté rongé des vers.</i>
<i>N'avez-vous pas quelques deniers</i>
<i>Pour soulager la prisonnière?</i> |
| 4. — <i>Oh! oui, mǝ fǝyǝ, y ǎn-ǝ tǎ,</i>
<i>sǝ tǝ vǝǝ txǝdjĭǝ d'ǝmǎ.</i>
— <i>Pendant k'ĭ vĭvrǝ mĭl ǎ,</i>
<i>dǝmǝ ĭ nǝ v'ǝvwǎ d'ǎtr ǝmǎ.</i> | — <i>Oh! oui, ma fille, j'en ai tant,</i>
<i>Si tu veux changer d'amant.</i>
— <i>Pendant que je vivrais mille ans,</i>
<i>Jamais je ne veux avoir d'autre amant.</i> |

- | | |
|---|--|
| <p>5. sō xēr ēmā ĭ y'ē ēkrī
k'ē dāvē sō lēxiā mōrī,
k'ē sō dāvē fēr ātērē
pē tīz prēt ē pō tē d'abbés.</p> | <p>Son cher amant lui a écrit
Qu'elle devait se laisser mourir,
Qu'elle se devait faire enterrer
Par quinze prêtres et [au]tant d'abbés.</p> |
| <p>6. tǣ s'ān-ā vnī pō l'ātērē,
sō xēr ēmā vī ē pēsē.
<i>Arrêtez, prēt et abbés,</i>
<i>C'est là ma mie kə vōz-ātērē.</i></p> | <p>Quand c'en est venu pour l'enterrer,
Son cher amant vient à passer.
Arrêtez, prêtres et abbés,
C'est là ma mie que vous enterrez.</p> |
| <p>7. s'ā, dī lē prēt et les abbés,
lē bēl txōz kə d'ēmē!
nō sō vnī pō l'ātērē,
mītnē ē nō lē fā mēryē.</p> | <p>Ça, dit les prêtres et les abbés.
La belle chose que d'aimer!
Nous sommes venus pour l'enterrer.
Maintenant, il nous les faut marier.</p> |

(Chantée par Agathe Sangsue, née en 1833, à Courtedoux.
— Chanson de sa mère.)

b) L'amante ressuscitée.

- | | |
|--|---|
| <p>1.
C'est un seigneur de Besançon,
L'a mis sa fille à la prison.
Elle y est bien restée sept ans
Sans avoir du soulagement.</p> | <p>4.
— Oui bien, ma fille, j'en aurai
Si d'autre amant vous voulez changer.
— Quand même je vivrais mille ans
Jamais je ne changerais d'amant.</p> |
| <p>2.
Au bout de la septième année
Son père la va visiter.
— Eh! bien, ma fille, comment va?
— Hélas, mon père, il va très mal.</p> | <p>5.
— Eh! bien, ma fille, vous pourriez,
Car jamais vous n'en sortirez.
Son cher amant lui a-t-écrit
Qu'elle devait se laisser mourir;</p> |
| <p>3.
J'ai mes pieds pourris dans la terre,
Et mes côtés mangés des vers.
N'auriez-vous pas quelques deniers
Pour soulager ma maladie?</p> | <p>6.
Qu'elle devait se laisser mourir;
Par quinze prêtres, autant d'abbés.
Quand c'est venu pour l'enterrer,
Son cher amant s'y est trouvé.</p> |
| <p>7.
— Arrête, prêtre, arrête, abbé!
C'est ma mie que vous voulez enterrer.
— Maintenant nous voulions l'enterrer;
A cette heure il faut la marier.</p> | |

(A. Biètrix: Vieilles Chansons du XVIII^e siècle, p. 70 et 71.)

Cf. Max Buchon: Chants pop. Fche. Comté, p. 79.

J. Tiersot: Chans. pop. Alpes frç., p. 108 (2 mélodies,
13 strophes).

G. Doncieux: Romancéro pop. de la Fce, p. 73, No. VI:
La fille du roi Loys (Texte critique: 17 strophes).

XV.

a) La Ville de Mantoue.

Allegro.

La vil - le de Man - toue Grand Dieu qu'elle
est donc bel - le! Elle est si belle et par-faite à mon
gré Que les Fran-çais y veul'nt en-trer.

1. La ville de *Menthou*
Grand Dieu *quelle* est donc belle!
Elle est si belle et parfaite à mon gré
Que les Français y veulent entrer.
2. Le général y a envoyé
Une de ses trompettes.
— Mon général *mà en voyez* ici
Si vous voulez vous rendre à lui.
3. — *Vaten* dire à ton général,
Vaten dire à ton peuple
Vaten lui dire que nous nous moquons de lui,
De nos remparts sont bien garnis.
4. Le général a fait braquer
L'artillerie de France.
Le premier coup de canon qu'il ont tiré
La jolie ville en a tremblé.
5. Toutes les dames de *Menthou*
Montées sur les remparts:
— O nation, apaisé vos canons!
Nous vous ferons contribution.
6. — Quelle contribution
Nous feriez [vous], mes dames?
— Nous vous feront à chacun mille écus
Que vos canons ne tire plus.
7. — De tout vos mille écus
Nous ne saurions qu'en faire.
Nous en avons de l'or et de l'argent
Et des soldats qui sont vaillant.

8. Couragez, mes soldats,
La ville est au pillage!
N'épargnez ni les petits ni les grands,
Mettez tout *en* feu et *en* sang.

9. Tout en rentrant la ville,
Grande réjouissance!
Tout en chantant: Vive la nation
Et l'empereur à l'Oraison.

(Chansonnier de 1853, à Cathon Racine, Lamboing. —
Chantée par Auguste Bourquin, né en 1847, Diesse.)

Dans ses *Vieilles Chansons du XVIII^e siècle*, M. A. Bié-
trix donne la version suivante (p. 141, 142):

b) La prise de Mantoue.
(1797)

1. La ville de Mantoue, grand Dieu qu'elle est jolie! (*bis*)
Qu'elle est jolie et parfaite en beauté!
La nation va s'en emparer.
2. Bonaparte a-t-envoyé trois de ses trompettes. (*bis*)
— Notre général nous envoya-t-ici
Voir si vous vous rendrez à lui.
3. — Va dire à ton général, à ton représentant du peuple (*bis*)
Va-t'en lui dire que nous nous foutons de lui,
Aussi bien le jour que la nuit.
4. Bonaparte a fait ronfler son artillerie nationale: (*bis*)
Du premier coup de canon qu'ils ont tiré,
La jolie ville en a tremblé.
5. Les dames du Château montèrent sur les remparts: (*bis*)
— Grand général, apaisez vos canons;
Nous vous ferons contribution.
6. — Quelle contribution, Mesdames, prétendez-vous nous faire? (*bis*)
— Contribution de cinq cent mille écus,
Que vos canons ne tirent plus.
7. — De vos cinq cent mille écus nous n'en avons que faire; (*bis*)
Nous en avons de l'or et de l'argent
Et des Français pour le garder.
8. — Courage, mes soldats, la ville est au pillage, (*bis*)
Nous tuons tous, les petits et les grands
Et nous aurons l'or et l'argent.

M. Biétrix ajoute en note: «Mantoue se rendit au général
« Bonaparte après un long siège en 1797. Le général Wurmser,

« qui la défendait pour l'Autriche, en sortit honorablement, « grâce à sa belle et vaillante conduite durant le siège, et à « la magnanimité du général français. — Le langage que lui « prête le chansonnier était loin d'entrer dans les mœurs et « les sentiments de Bonaparte; mais il n'en révèle pas moins « ceux dont la soldatesque était encore animée à cette époque ».

(Cf. *J. Tiersot*: Chans. pop. Alpes frç. p. 51: *La Ville de Turin*; chanson retrouvée dans un manuscrit de 1789. — Voir sa notice.)

Pour terminer, je citerai encore une curieuse déformation de cette chanson: un patriote Vaudois a remplacé *Mantoue* par *Fribourg*, et a adapté le texte à la *Campagne du Sonderbund* en 1847. — Voici cette pièce, intitulée: *Marche des Vaudois en 1847*. Elle a été chantée par L. Burgat, « *La Dentelle* », né en 1834, de Montalchez, et a été notée par M. le pasteur E. Jomini, à Provence (Vaud), qui me l'a obligeamment communiquée. En note, M. Jomini ajoute :

« Au dernier couplet, *La Dentelle* s'écrie: C'était quand « même mal fait de piller les petits! — Il pousse un soupir « de soulagement quand il apprend que le pillage n'a pas eu « lieu. »

c) Marche des Vaudois en 1847.

Marcia.

La vil - le de Fri-bourg n'est-el - le pas jo - li - e? La

li - e? Elle est jo - lie et belle as - su - ré-ment, Tous les Vau-

dois la veul'nt vrai-ment. Elle ment.

1. La ville de Fribourg n'est-elle pas jolie?
— Elle est jolie et belle assurément
Tous les Vaudois la veulent vraiment.
2. Les Vaudois fir'nt *branquer* leur artillerie innombrable.
Le premier coup qu' les Vaudois ont tiré
La joli' ville en a tremblé.

3. Les dames¹⁾ de Fribourg sur les remparts montèrent :
— Vaudois, Vaudois, apaisez vos canons!
Contribution nous vous donnons.
4. — Quelle contribution nous donnez-vous, mesdames?¹⁾
— Contribution de cinq cent mille écus
Que vos canons ne tirent²⁾ plus.
5. — De cinq cent mille francs nous ne saurions que faire ;
Car nos canons briseront vos maisons
Et nos soldats les pilleront.
6. Courage, mes soldats, nous aurons la victoire !
Dedans Fribourg nous y allons entrer,
Tambour battant, mèche allumée.
7. Courage, mes soldats, la ville est au pillage !
Nous pillerons les petits et les grands,
Et vous, soldats, aurez l'argent !

Miszellen. — Mélanges.

Sprüche und Inschriften auf Bauerngeschirr in der Sammlung für Volkskunde in Basel.

1. Irdenware³⁾ von Heimberg (Kt. Bern).

Platten und Teller:

1. Blumen malen ist gemein ;
Aber den Geruch darzu geben kann Gott allein.
2. Lieben in der Still'
Ist allen Jungfern ihr Will'.
3. Die Platten ist von Erden Zinn [!]
Wann sie bricht, so ist sie hin.
1816.
4. Ein Knecht soll sein so stark wie ein Bär ;
Aber nicht so faul und träg wie er.
1871.
5. Von deinen Lippen lachet die Liebe ;
In deinem Herzen hast du andere Triebe.

¹⁾ Var. : Les ristou (aristocrates). — ²⁾ Var. : ne ronflent. — ³⁾ Unter Irdenware verstehen wir die bleiglasirte, roh oder nach Anguss (Engobe) und Bemalung gebrannte Töpferware, während wir die zinnglasirte und bemalte Keramik kurzweg mit Fayence bezeichnen.